



**Fragments d'humanité.  
Archéologie du Québec. Pièces  
de collections**

Louise Pothier (dir.). *Pointe-à-Callière, Cité d'archéologie et d'histoire de Montréal, Les Éditions de l'Homme, Montréal, 2016, 152 p.*

**Fragments d'humanité.  
Archéologie du Québec**

Une exposition présentée par Pointe-à-Callière, en collaboration avec le ministère de la Culture et des Communications, du 13 février 2016 au 8 janvier 2017.

PAR UN TEMPS MAGNIFIQUE, au milieu de mai je suis venu à Montréal afin de visiter l'exposition *Fragments d'humanité. Archéologie du Québec*. J'ai toujours aimé les expositions mises sur pied par le Musée de Pointe-à-Callière, et celle-ci ne m'a pas déçu.

L'exposition est divisée en au moins sept zones distinctes. Par cela j'entends des sections de la salle d'exposition temporaire de l'immeuble principal, l'Éperon, où l'on retrouve une certaine cohérence du sujet présenté ainsi qu'un décor et une ambiance qui leur sont propres. Par exemple, la première grande zone est consacrée à des thèmes traitant d'aspects de l'histoire ancienne du territoire québécois : de l'histoire autochtone d'avant l'arrivée des Européens. Les rideaux qui définissent les limites de cet espace sont noirs ou vert olive plutôt foncé avec des éléments décoratifs qui reprennent des motifs retrouvés sur les céramiques iroquoïennes, c'est-à-dire des formes géométriques constituées de lignes et de points. Les socles des vitrines sont noirs mais les pièces sont bien illuminées. Les regroupements d'objets ont donc l'apparence d'îlots dans une forêt sombre évoquée par les couleurs ainsi que par des piliers décoratifs par ci et par là.

Les thèmes présentés incluent les vestiges des premiers habitants du

territoire (site Cliche-Raincourt), l'innovation technologique (les visiteurs sauront-ils ce qu'est une pointe, un biface?), les offrandes funéraires (on a manqué une belle occasion de mentionner les sources éloignées des matières premières de certains des objets de la sépulture du boulevard Champlain à Québec; de plus, 1966, année de la découverte de la sépulture à Québec, se situe bien après la fouille des sépultures archaïques des îles Morrison et des Allumettes en Outaouais par Clyde Kennedy, et ne constitue donc pas « la première sépulture amérindienne mise au jour au Québec »), la source remarquable du quartzite de Mistassini, l'ancre de Marbre, la céramique et le sédentarisme, une magnifique et extrêmement rare pirogue. Cette zone est ponctuée par la présentation de deux collecteurs de pièces archéologiques autochtones ainsi que de quelques-unes des pièces de leurs collections respectives : le sieur Hertel de Cournoyer laissa sa collection de spécimens extraordinaires aux Ursulines de Trois-Rivières en l'an 1700, et Madame Valérie Burger recueillait des pièces archéologiques dans la région du lac Kempt et près de Manouane entre 1930 et 1950.

Avant de quitter le monde strictement autochtone, une transition un peu brusque nous amène devant deux vitrines baignées dans le blanc et le bleu des murs et des socles ainsi que d'une illumination plutôt forte. On se trouve au Nunavik, pays des glaces et du froid ainsi que d'une histoire humaine ancienne complètement à part. Si les objets sont évocateurs des cultures paléo-esquimaudes et néo-esquimaudes, la trame audio qu'on entend est celle d'un aîné qui se rappelle la vie traditionnelle.

Vient ensuite une autre vitrine de taille modeste mais pleine de signification : les pêcheurs et les chasseurs de baleine qui furent les premiers Européens à se présenter de façon régulière sur les côtes de ce qui allait devenir le Canada, pour exploiter les ressources presque sans fin de la mer.

De magnifiques céramiques provenant des fouilles à Petit-Mécatina évoquent le caractère nettement européen de ces gens dans une terre lointaine.

Ce petit étonnement s'ouvre sur une grande pièce, au centre de laquelle gît une structure squelettique qui évoque les arcades d'une maison-longue iroquoïenne, mais les thèmes présentés ici ne correspondent pas à l'architecture évoquée : la traite des fourrures et les occupations multiples du Palais de l'Intendant à Québec. C'est une section consacrée, nous dit-on, à l'échange et au commerce. Mais on y parle aussi d'industrie, telles les Forges du Saint-Maurice, les premiers potiers du Saint-Laurent, les fabricants de pipes en argile de Montréal (Bannerman et Henderson), la première brasserie et les premières villes de la colonie. Quel régal de voir dans une seule et même vitrine des objets provenant du site Cartier-Roberval, de l'Habitation de Québec et du fort de Ville-Marie.

Vient ensuite un regard sur le quotidien, mais il ne faut pas se leurrer : la prochaine section traite en grande partie du quotidien d'une tranche de la société qui avait des moyens, merci! À peine trois objets en terre cuite pour refléter le quotidien des « gens modestes »... La plupart des autres ont été tirés des latrines de personnes bien nanties à Québec ou des ruines d'un hôtel de luxe, le Rasco de Montréal. Cette section, pour la plupart peuplée avec des objets des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, est bien éclairée avec des murs blancs ou bleus, ornés discrètement avec un élément décoratif inspiré d'une céramique du XIX<sup>e</sup> siècle. Les socles sont blancs, reflétant la lumière intense et permettant une vue des plus menus détails des pièces.

On passera enfin aux murs bleu-vert de la mer, dans une zone qui présente des découvertes spectaculaires effectuées sur des épaves datant des XVII<sup>e</sup> (Elizabeth and Mary) et XVIII<sup>e</sup> siècles (le *Machault*, l'*Auguste*, l'expédition du général Amherst à Coteau-du-Lac). Les liens avec des

épisodes marquants de l'histoire canadienne sont forts et évidents. Le travail des archéologues et des restaurateurs est primordial. Leurs histoires, racontées sur des écrans, sont captivantes.

À la toute fin de l'exposition, comme si on voulait combler le vide que représentait le corridor vers la sortie de la salle, on nous présente deux objets provenant d'épaves plus récentes, à savoir une porte de bois provenant de l'épave du *Lady Sherbrooke*, un bateau à roues à aubes, et un hublot de l'épave de l'*Empress of Ireland*.

Dans son ensemble, cette exposition suggère des chapitres du passé du territoire québécois, sans toutefois prétendre en faire une description, même de façon générale. Ce n'est pas une exposition pour les archéologues. Oui, dans un petit coin au tout début on y voit un tableau chronologique des « cultures » archéologiques, mais il n'y a pas de contexte dans lequel comprendre les distinctions qui sont offertes : p. ex., Archaïque vs Sylvicole... combien de gens sont en mesure de saisir la différence? Plutôt, l'exposition veut nous parler de *notre* passé collectif, tel que mentionné dans le premier panneau explicatif – et encore à la toute fin. Les objets et les textes sont agrémentés d'anecdotes des chercheurs qui ont découvert plusieurs des pièces en montre ou qui les ont étudiées et mises en valeur. La richesse de ces présentations est d'humaniser l'archéologue ou le restaurateur et de nous laisser entendre leur passion.

Dans quelle mesure les peuples autochtones du Québec sont-ils prêts à partager les premiers onze millénaires d'histoire humaine du Québec avec les nouveaux habitants du territoire? Ont-ils participé à l'élaboration de l'exposition? Sinon, quelles perspectives auraient-ils apportées à la présentation? Enfin, dans quelle mesure les Québécois d'aujourd'hui se retrouvent-ils dans le passé ancien révélé par l'archéologie? Il n'y a certes pas de réponses faciles à ces questionnements, mais on y trouve peut-être

des pistes de discussions qui pourraient être rassembleuses, permettant de mettre de côté la dichotomie incessante et vide du *nous vs eux* pour se retrouver tous ensemble sur la même ligne du temps – qui est loin d'être terminée et à laquelle tous contribuent à leur façon. C'est l'histoire d'un territoire et des gens qui s'y rattachent.

La publication du livre *Fragments d'humanité. Archéologie du Québec. Pièces de collections* (sous la direction de Louise Pothier), tout comme l'exposition du même nom, n'est pas un texte sur l'archéologie au Québec ni vraiment un effort soutenu pour présenter l'archéologie du territoire québécois (en dépit de son titre!). Le rédacteur et les auteurs de cet ouvrage n'en ont pas la prétention. Plutôt, on peut y déceler un filon chronologique mais sans pour autant en être l'esclave. Les textes sont succincts, clairs et, surtout, évocateurs. C'est une balade en coulisse avec des conteurs qui ne cherchent pas à nous émerveiller avec leurs plumes ou leurs parchemins, mais qui nous aident à contempler le passé de ce territoire qui nous tient tous à cœur, peu importe le moment d'arrivée de nos aïeux. Les auteurs stimulent et alimentent l'imagination, et je crois bien qu'ils inciteront ainsi les amateurs du passé à des recherches plus approfondies, plus englobantes. Ce livre ne s'adresse pas aux spécialistes, mais les spécialistes devraient s'y intéresser de façon particulière car, en lisant les différents chapitres, on peut sentir l'impact des images créées par les auteurs et apprécier la portée des textes.

La vulgarisation est certes un art qui n'est pas donné à tout le monde, mais dans ce livre son rôle est primordial. Trouver le mot juste, l'expression qui dit tout sans beaucoup de mots, c'est un peu comme le peintre qui choisit ses couleurs et ses pinceaux pour tracer un jet unique. Je me demande donc comment les organisateurs de ce recueil ont déterminé qui en seraient les auteurs et quel contenu ils apporteraient à l'ouvrage. Voulait-on surtout

que certaines collections soient présentées ou voulait-on plutôt lire les pensées de certains chercheurs? Quoi qu'il en soit, le résultat est un hommage au passé, une reconnaissance de l'apport de l'archéologie à la création d'une nouvelle identité collective et, surtout, une très bonne lecture.

En lisant ce recueil d'articles, j'étais parfois déchiré entre ma formation d'archéologue et mon appréciation pour les histoires bien racontées. En bout du compte, ces deux besoins fondamentaux ont été bien servis.

Le livre est divisé en cinq chapitres avec des titres qui suggèrent le thème principal de chaque section. Ceux-ci font, plus ou moins, écho aux divisions de l'exposition. Cependant, à l'intérieur de chaque chapitre on a dissimulé une série de capsules. Ces petits à-côtés nous permettent un écart vers la science de l'archéologie afin de démystifier certains aspects de la profession qui ne sont que rarement expliqués au grand public, tel le cadre légal dans lequel œuvre la profession, les institutions qui ont été créées pour voir à l'organisation de la recherche et la préservation des pièces archéologiques. On y trouve aussi des éléments de réponse aux questions fréquemment posées aux archéologues quant à savoir comment on fait pour savoir tel ou tel aspect du passé à partir des vestiges retrouvés dans le sol.

Malheureusement, la table des matières est muette à l'égard de ces capsules, et les capsules elles-mêmes, présentées avec des mises en page différentes, ne sont pas signées. Ou peut-être font-elles partie des textes signés qui les précèdent ou qui les suivent? Rien ne l'indique.

On retrouve dans cette publication, non seulement la plupart des pièces présentées dans l'exposition, mais aussi plusieurs autres qui ne figurent pas dans les vitrines de l'Éperon. Il est clair que, lors de la planification d'une exposition muséale, le gestionnaire du projet se voit obligé de choisir parmi les pièces proposées par le conservateur. Mais heureusement la

publication de l'ouvrage d'accompagnement permet non seulement la présentation d'objets exclus de l'exposition, mais aussi les textes et les idées permettant de bien les apprécier.

Une autre contrainte se pose aux organisateurs : le nombre de mots sur les panneaux explicatifs. Toutes les études laissent entendre que le visiteur typique ne lira pas plus qu'un nombre restreint de mots : il faut donc être bref et clair, au point où parfois l'on ne dit presque rien. Mais le livre permet plus de latitude en ce sens, sans pour autant enlever de l'espace aux magnifiques photographies des objets.

Il y a donc une bonne complicité entre l'exposition et la publication. Ce

livre n'est pas simplement le souvenir d'une belle exposition. Il permet aux intéressés d'approfondir leurs connaissances des objets présentés et d'en apprendre davantage sur l'archéologie et sur différents volets de sa pratique au Québec. Enfin, cet ouvrage invite le lecteur à poursuivre l'exploration du passé du Québec grâce à une bibliographie soigneusement choisie par les auteurs.

Ce n'est pas souvent que l'archéologie est présentée dans un musée comme élément central d'une exposition d'envergure. On la retrouve le plus souvent comme un simple appui à d'autres propos. Cette exposition et cette publication reflètent le long

chemin que l'archéologie a parcouru au Québec depuis un demi-siècle, allant d'une discipline académique largement pratiquée par d'autres à une industrie de consultation vigoureuse qui invite le regard du grand public.

La popularité toujours croissante du mois de l'archéologie – qui se tient annuellement en août – nous rappelle la signification de notre travail collectif et la soif qu'a la population québécoise d'en apprendre davantage sur le passé de ce territoire.

**Jean-Luc Pilon**  
conservateur, archéologie du centre  
Musée canadien de l'histoire, Gatineau